

Jean-Pierre **CENDRON**

Les deux bouts du bâton



Roman



Elan Sud'Aventure

© Elan Sud 2014
Dépôt légal juin 2014
ISBN : 978-2-911137-35-8
Composition : Elan Sud
Photos : tous droits réservés

Les deux bouts du bâton

Jean-Pierre CENDRON

Les deux bouts du bâton

Roman

collection aventure

Elan Sud

Un bâton a toujours deux bouts.

Proverbe russe

I

Dès que les grandes portes en verre, surveillées par deux soldats l'arme à la bretelle, s'étaient ouvertes, la chaleur s'était abattue sur Nicolas, l'enveloppant tout entier, le plongeant dans un bain de vapeur géant, bousculant l'idée, venue tout droit de ses lectures d'enfance, qu'il s'était faite du pays où il venait d'atterrir.

Pour lui, la Russie évoquait des steppes glacées où couraient des loups et des traîneaux tirés par des chevaux qui, dans des tourbillons de neige étincelante, faisaient retentir, en secouant leur encolure, des clochettes au son joyeux, mais pas cette fournaise qui écrasait le parking de l'aéroport de Moscou.

Sur les conseils de Boris, il ne portait qu'un léger blouson en toile, mais c'était déjà trop, et son dos était inondé d'une sueur qui trempait sa chemisette. Il mit ses lunettes de soleil et enleva son blouson. «Trop tard pour faire demi-tour, pensa-t-il. Tu aurais dû réfléchir avant.»

Comme tous les passagers du vol Aeroflot 341 qui marchaient devant lui, Nicolas avait fait la queue devant le guichet de la douane et avait été contraint de se placer devant un panneau blanc sur lequel étaient tracées des lignes noires horizontales qui, aux habitués du solfège, avaient certainement évoqué une portée musicale. Pour les amateurs de films policiers, dont Nicolas faisait partie, elles avaient rappelé la scène dans laquelle la victime cherche à reconnaître le visage de son agresseur au milieu d'un groupe de suspects, alignés en rang d'oignons le long du mur d'un commissariat de la police new-yorkaise, plusieurs d'entre eux n'étant d'ailleurs que des policiers, déguisés, pour les besoins de la cause, en gangsters.

Il avait calqué son attitude sur celle des voyageurs qui le précédaient et avait fixé d'un regard vague le portrait en grand uniforme, la poitrine barrée d'une rangée de médailles, de Léonid Brejnev, secrétaire général du Parti

communiste de l'Union soviétique, accroché au mur derrière l'homme en uniforme bleu-gris à épauettes jaunes qui le dévisageait avec un œil inquisiteur.

Nicolas avait bien essayé d'esquisser un sourire qui se voulait chaleureux et amical, mais celui-ci s'était évanoui dès que le douanier avait froncé le sourcil en secouant la tête d'un air réprobateur. Après un long moment d'attente, l'homme en uniforme avait murmuré quelques mots en russe sur un ton autoritaire, tendu la main avec une lenteur que l'on sentait calculée et gratifié le touriste français debout devant lui d'un regard glacial. Puis il avait saisi un tampon horodateur et l'avait abattu avec vigueur sur la page adéquate du passeport, avant de rendre celui-ci à son propriétaire, non sans l'avoir feuilleté encore une fois pour un tout dernier contrôle, une ultime démonstration à l'intention du passager debout en face de lui, sans doute pour préfigurer la surveillance sans faille qui allait s'exercer sur lui pendant son séjour en Union soviétique.

Un mélange d'odeurs de kérosène, de cendres froides de cigarettes et de bitume chaud régnait sur le parking de l'aéroport. Pendant que Nicolas

attendait devant le guichet de la douane, les nuages s'étaient amoncelés dans le ciel. Il repéra facilement le car de l'Intourist réservé à son groupe en voyant Raymond et Thérèse, à côté desquels il était placé dans l'avion, déposer leurs bagages dans la soute. C'était un vieux modèle d'autocar qui ressemblait beaucoup à ceux qu'il prenait, vingt ans auparavant, pour partir en colonie de vacances.

Il choisit une place au fond. Ses cuisses collèrent au plastique transparent qui recouvrait le siège. Les touristes français continuaient à monter dans le car. Un homme, la trentaine comme lui, petit, mince, presque fluet, vint s'installer quelques rangées plus loin. Nicolas avait déjà repéré dans l'avion sa tenue qui semblait sortir du pressing et tranchait sur celle des autres voyageurs.

Le premier coup de tonnerre retentit au moment où une jeune femme blonde monta dans le véhicule. Elle commença à compter les passagers puis vérifia quelque chose sur le papier qu'elle tenait à la main et fit signe au chauffeur de démarrer. Le déluge de pluie s'abattit sur le car à la sortie du parking, provoquant des traînées grisâtres sur les vitres et noyant le paysage sous un flou aquatique.

Le visage de Nicolas se reflétait sur le carreau rendu opaque par l'averse. « Qu'est-ce que je fais ici ? » pensa-t-il en regardant son front déjà un peu dégarni, ses yeux noisette et ses joues que la chaleur avait fait rosir. Il se souvenait encore de la rencontre avec Boris Mitrofanovitch, le collègue qui enseignait le russe dans le lycée où lui-même était professeur d'histoire-géographie. Elle s'était passée au café *Le Khédive*, avec son flipper, sa banquette où s'entassaient les élèves, sa table du bout réservée aux professeurs du lycée, et son grand comptoir en zinc où Boris l'attendait souvent après les cours. Boris, avec sa chevelure déjà grisonnante ; Boris, qu'il connaissait à peine ; Boris qui lui avait raconté ses deux années à l'université de Moscou, comme lecteur de français ; Boris qui fumait de drôles de cigarettes, qu'il appelait des Papirossi, avec un grand filtre creux en carton qu'il tordait entre ses dents ; Boris qui lui avait offert un café, un mois avant les vacances, et lui avait dit :

« Ça te dirait d'aller faire un petit séjour à Moscou ? Peut-être même plusieurs ? »

— Oui, bien sûr. Je suis toujours partant pour les voyages. Qu'est-ce qu'il faut faire ? Adhérer au Parti communiste ?

- Sûrement pas.
- Il y a un risque ?
- Ça dépend.»

Des grandes barres d'immeubles en béton scandaient une campagne plate, parsemée de bosquets de bouleaux. L'autocar doubla plusieurs camions, puis une charrette tirée par deux chevaux dont le conducteur s'abritait tant bien que mal sous une bâche de toile.

La jeune femme blonde se leva et souhaita la bienvenue aux voyageurs dans un micro qui crachotait. Sa voix fut couverte par plusieurs coups de tonnerre et par le bruit de la pluie sur le toit du véhicule.

«Nous venons de passer devant le monument à la gloire de nos soldats pendant la Grande Guerre patriotique¹. Il marque le point le plus avancé de l'offensive nazie sur Moscou, la capitale de l'Union soviétique. Entre le mois d'octobre 1941 et le mois de janvier 1942, près de 800 000 soldats de l'Armée rouge trouvèrent la mort...»

Le tonnerre lui coupa à nouveau la parole. À travers la pluie qui redoublait, Nicolas distingua, le long de l'autoroute, un grand monument en bronze.

¹Terme utilisé en Union soviétique pour désigner la Seconde Guerre mondiale

«Je m'appelle Nathalie, reprit la blonde, et je serai votre guide pendant votre séjour à Moscou.»

Ce prénom fit sourire Nicolas. «*La place Rouge était blanche/Devant moi marchait mon guide/Il avait un joli nom mon guide, Nathaliiiiiiiiiiie...*»

Combien de fois avait-il entendu cette chanson de Gilbert Bécaud sur le petit transistor qu'il écoutait en cachette tout en faisant ses devoirs, au retour du lycée? La Nathalie de l'Intourist commentait le trajet, mais la pluie battante ne permettait pas de voir grand-chose. Les crachouillis du micro rendaient ses paroles presque aussi incompréhensibles qu'une langue étrangère. Elle s'était mise à parler *des réussites incontestables de l'économie soviétique*. Elle avait de jolies jambes, mises en valeur par une jupe serrée qui lui marquait un peu les fesses, une belle poitrine et deux nattes blondes qui lui donnaient un air de *matriochka*, sans doute pour faire couleur locale, pensa Nicolas.

L'autocar entra dans la ville et avança lentement sur une grande avenue. Une dame d'un certain âge posa une question à Nathalie qui continuait à parler. La pluie avait complètement cessé, mais la chaleur humide avait transformé

l'intérieur du car en bain de vapeur. Dehors, des hommes en chemisette et des femmes en robe d'été sortaient des porches des immeubles où ils s'étaient abrités. Nicolas essuya la sueur qui coulait dans ses yeux avec son mouchoir.

« Nous arrivons bientôt à l'Hôtel international de la jeunesse qui sera votre lieu d'hébergement. Merci de préparer votre passeport pour les formalités à l'arrivée. »

« Il faut vraiment prendre un voyage organisé ? avait demandé Nicolas à Boris, trois mois auparavant. Je ne peux pas réserver tout simplement un billet d'avion et une chambre à l'hôtel ? »

En versant du thé dans sa tasse, Sonia, la femme de Boris, lui avait répondu :

« Les séjours individuels sont autorisés. Mais les postulants n'obtiennent jamais leur visa. »

L'Hôtel international de la jeunesse était une grande tour de béton sans âme et son hall avait beau être spacieux, il était encombré par des groupes de touristes qui traînaient leurs bagages ou attendaient les clés des chambres. La guide ramassa les passeports et s'approcha du comptoir derrière lequel se tenaient deux employés.

Le petit homme élégant que Nicolas avait repéré dans l'avion, puis dans le car, se présenta à lui :

« Je m'appelle Bernard Claverie.

— Nicolas Martineau.

— Il n'y a que des chambres pour deux personnes dans cet hôtel. Je n'ai pas envie d'être avec n'importe qui. Voulez-vous partager la mienne ? Je ne vous gênerai pas beaucoup, ajouta l'homme en souriant, je ne suis pas là pour faire du tourisme, mais pour voir ma fiancée. »

Lorsque la guide revint, Bernard Claverie lui glissa quelques mots à l'oreille et, une clé à la main, indiqua à Nicolas que leur chambre se trouvait au quinzième étage. Pour éviter l'attente aux ascenseurs, ils coururent en traînant leurs bagages. Bernard Claverie lui précisa que les étages élevés étaient les plus recherchés, à cause de la boîte de nuit du rez-de-chaussée, ouverte jusqu'à trois heures du matin, mais surtout, très mal insonorisée !

Il posa sa valise sur le lit et commença à ranger ses affaires. Nicolas, posté devant la fenêtre, regardait l'avenue, tout en bas, au pied de la tour. Il pensa à la photographie de Frédéric et Luisa devant la cordillère des Andes. Il l'avait regardée pendant le vol entre Paris et Moscou,

pour se donner du courage. C'était un talisman qu'il gardait précieusement dans son portefeuille. Le seul souvenir qui lui restait de ses deux amis les plus proches, ses âmes sœurs. Tous les deux étaient partis à Santiago du Chili, le cœur plein d'espoir, combattre l'injustice et la misère. Ils avaient *disparu* au moment du coup d'État de Pinochet. Disparu ? En quelques mois, Nicolas avait compris ce qui se cachait sous la banalité de ce mot : Frédéric et Luisa étaient morts, sans doute dans le grand stade de Santiago, probablement après avoir été sauvagement torturés. Était-ce à cause d'eux qu'il avait accepté la proposition de Boris et pris cet avion ? Pour reprendre leur combat contre l'arbitraire et l'injustice ? Pourtant, il savait bien ce que Frédéric aurait dit s'il avait été encore là : « réflexe petit-bourgeois », « solution individualiste », « seule l'organisation des masses peut abattre le régime... »

« Et vous, l'interrompit Bernard Claverie, vous êtes venu à Moscou faire du tourisme ? »

Nicolas se contenta de sourire sans répondre et commença à défaire son sac de voyage.

Il ouvre la boîte aux lettres, en sort une enveloppe blanche sur laquelle est marqué son nom, Nicolas Martineau, d'une écriture malhabile. Il met l'enveloppe dans sa poche. C'est le matin, pourtant il fait déjà chaud. Hier soir, au journal télévisé de France 2, le journaliste a parlé de canicule.

Il traverse la rue de la Convention en courant. Il y a peu de voitures au mois d'août à Paris. À la boulangerie, il achète deux baguettes; à la supérette, un pack de bières et deux grandes bouteilles d'eau minérale. Il se dépêche. Monsieur Lopez va arriver. Il est toujours ponctuel, monsieur Lopez.

Quand Nicolas appuie sur le bouton d'appel de l'ascenseur, monsieur Lopez est déjà là, en effet, accompagné de son ouvrier, un petit jeune aux cheveux roux, qui ne dit jamais rien. Ils montent tous les trois dans l'ascenseur. Nicolas pose les baguettes sur la table du salon et met les boissons dans le réfrigérateur, installé dans la même pièce, la seule épargnée par les travaux.

Il s'assied dans un fauteuil recouvert d'une bâche en plastique. Il a déjà chaud. Il entend monsieur Lopez et son aide qui s'activent dans la

salle de bains, au fond du couloir. Ils doivent poser le carrelage. Deux jours que cela traîne, mais, avec cette canicule, Nicolas ne peut pas vraiment les blâmer de leur lenteur. Il repense à la lettre, la sort de sa poche, la pose devant lui, sur son pantalon.

Le téléphone sonne, comme tous les matins à la même heure. Il entend la voix de son fils, Jérôme, très excité, qui lui parle de la plage, de la première leçon de planche à voile qu'il va prendre ce matin. Nicolas dit « Bon, c'est bien », puis « Passe-moi ta mère. » Sa femme s'inquiète de lui. « Tu vas bientôt nous rejoindre ? »

Il ne sait pas, ça dépend des travaux, ils n'avancent pas aussi vite qu'il voudrait. « J'ai peur que ça avance encore moins vite si je ne suis pas là. »

Nicolas demande des nouvelles de Paul, leur deuxième fils, qui supporte mal la chaleur. Heureusement qu'ils sont au bord de la mer, tous les trois. Sa femme lui dit : « Tu me manques. » Il répond « Toi aussi. »

Il promet de venir les rejoindre le week-end.

Nicolas raccroche. Il n'entend plus de bruit au fond de l'appartement, rien que le roulement des voitures sur la rue de la Convention, par les fenêtres ouvertes en grand. Il soupire et regarde

la lettre posée sur la jambe de son pantalon. Un gros cachet de réexpédition barre l'enveloppe. Nicolas l'ouvre. À l'intérieur, il y a une carte postale, en couleurs, de la place Rouge à Moscou, avec, dans le fond, la muraille du Kremlin.

Au dos de la carte, dans l'emplacement réservé à la correspondance, une seule phrase: Je serai à l'hôtel du Pont Neuf du 15 au 25 août. Il consulte sa montre pour vérifier la date. On est le 24 août. Il reprend l'enveloppe, essaye de déchiffrer les cachets de la poste. Il y en a un qui est lisible, les autres sont à moitié effacés. La carte est arrivée en France le 16 août 2003, à son ancienne adresse, rue Danville, dans le XIV^e arrondissement. Le retour au bureau de poste et la réexpédition à sa nouvelle adresse ont pris huit jours.

Il prévient monsieur Lopez qu'il s'absente pour quelques heures, qu'il va faire une course. Il enfle une chemise propre, un pantalon repassé et se précipite vers la station de métro.

Du même éditeur :

Collection *Elan Sud'Aventure*

978-2-911137-03-7: *Toca León!* - Dominique LIN

978-2-911137-04-4: *De l'autre côté* - Bruno ALBERRO

Prix Première Chance à l'écriture

978-2-911137-09-9: *Voix pour moi* - Alicia FERTIG - 2008

978-2-911137-13-6: *En lisant Mona* - Élise BLOT - 2009

978-2-911137-17-4: *Poussière d'écume* - Sylvain RICCIO - 2010

978-2-911137-25-9: *Cernes pourpres* - Jean BESSIERE - 2011

978-2-911137-33-4: *C'est aujourd'hui dimanche* - Aurélie FREDY - 2013

Cet ouvrage a été publié avec le soutien du
Conseil régional Provence-Alpes-Côte d'Azur

dans le cadre du
Prix première chance à l'écriture*

Organisé par l'association
Expressions Littéraires Universelles

<http://www.elansud.fr/elu/Prix.htm>

* décerné à un auteur encore non édité par un jury composé de professionnels de la chaîne du livre (Elan Sud, auteurs, journalistes, libraires, bibliothécaires et professeurs) et de lycéens (lycée de l'Arc à Orange).

Partenaires



Éditions Elan Sud

233 rue de Rome - 84100 Orange

<http://www.elansud.fr>

<http://elansueditions.over-blog.org>

Composition : ***Elan Sud***

Impression : France Quercy

N° d'impression : 40725

Dépôt légal : juin 2014

ISBN : 978-2-911137-35-8



Les deux bouts du bâton

Accoudé au zinc du café Le Khédivé, Nicolas va voir sa vie basculer.

Pourquoi a-t-il accepté la proposition de Boris Mitrofanovicht ? Amitié, convictions ? Il se posera longtemps la question.

Nicolas Martineau, professeur d'histoire dans un lycée de banlieue parisienne, se retrouve immergé dans l'univers très contrôlé de l'Union soviétique des années 1980 pour aider une femme, celle que le transfuge Fédor Rijkov a quittée pour passer à l'Ouest.

Au royaume du KGB, chacun de ses pas sera suivi jusqu'à la fin par un mystérieux personnage.

Enseignant, auteur d'ouvrages scolaires en sciences économiques et sociales, puis responsable des ressources humaines dans de grandes institutions publiques, Jean-Pierre Cendron vit à Grambois. Très impliqué dans la vie associative et l'animation culturelle (théâtre, sculpture), il est aussi auteur de nouvelles.

Dans la collection Élan Sud'Aventure, ce roman a été primé en 2014 par le jury du Prix première chance à l'écriture.

Prix: 17 €

ISBN: 978-2-911137-35-8

www.elansud.fr/cendron



 **Prix**
première
chance
à l'écriture
Lauréat 2014

